



**University of  
Zurich**<sup>UZH</sup>

**Zurich Open Repository and  
Archive**

University of Zurich  
University Library  
Strickhofstrasse 39  
CH-8057 Zurich  
[www.zora.uzh.ch](http://www.zora.uzh.ch)

---

Year: 2015

---

**Référence(s) : Véronique Sigu, Médiévisme et Lumières, le Moyen Âge dans  
la Bibliothèque universelle des romans, Oxford, Voltaire Foundation, «  
SVEC » 8, 2013, 276 p.**

Maillet, Fanny

DOI: <https://doi.org/10.4000/peme.7952>

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-114249>

Journal Article

Published Version



The following work is licensed under a Creative Commons: Attribution 4.0 International (CC BY 4.0) License.

Originally published at:

Maillet, Fanny (2015). Référence(s) : Véronique Sigu, Médiévisme et Lumières, le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans, Oxford, Voltaire Foundation, « SVEC » 8, 2013, 276 p. Perspectives médiévales, (36):n/a.

DOI: <https://doi.org/10.4000/peme.7952>

Fanny Maillet

## **Véronique Sigu, *Médiévisme et Lumières, le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans***

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Fanny Maillet, « Véronique Sigu, *Médiévisme et Lumières, le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 36 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 13 novembre 2015. URL : <http://peme.revues.org/7952> ; DOI : 10.4000/peme.7952

Éditeur : Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl

<http://peme.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://peme.revues.org/7952>

Document généré automatiquement le 13 novembre 2015.

© Perspectives médiévales

Fanny Maillet

## Véronique Sigu, *Médiévisme et Lumières, le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans*

- 1 La belle étude de Véronique Sigu vient agrandir la collection des SVEC (anciennement « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century ») de la Voltaire Foundation. C'est dans cette collection qu'Angus Martin, en 1985, avait donné la première synthèse objective et systématique dédiée à la *Bibliothèque universelle des romans*, offrant à la communauté scientifique un outil de référence pour l'exploration des 224 volumes de ce périodique interrompu en juin 1789<sup>1</sup>. Le dépouillement minutieux auquel s'était prêté le dix-huitiémiste permit de montrer que l'intérêt manifesté dans les pages de la revue pour la littérature médiévale, loin d'être anecdotique, constituait au contraire la pierre de touche de l'universalité à laquelle prétendaient les rédacteurs de cette bibliothèque romanesque. Plus globalement, le médiévalisme qui s'y exprimait fut peu à peu reconnu, notamment grâce à la contribution de Lionel Gossman<sup>2</sup>, comme symptomatique de toute une époque de redécouverte, qui n'était plus seulement une proto-découverte, plus seulement le pendant primitif de l'ère romantique puis philologique, mais l'une des étapes d'un long processus de passage des textes. Depuis les années 1970 et la consécration du *medievalism* comme domaine de recherche à part entière, on voit ainsi se multiplier les études destinées à montrer que le Moyen Âge, à défaut peut-être d'avoir jamais existé, vit, survit ou revit au XVIII<sup>e</sup> siècle et que le XVIII<sup>e</sup> siècle, en contrepartie, mérite sa place dans le panorama de la médiévistique. Les SVEC n'ont pas manqué de souligner le rapport complexe qu'entretient le siècle qui se revendique lui-même des Lumières avec celui qu'il taxe d'obscurantisme, en faisant dialoguer spécialistes de la littérature de l'Ancien Régime et médiévistes au sein du recueil d'articles intitulé *Medievalism and* manière gothique *in Enlightenment France*<sup>3</sup>.
- 2 L'étude de Véronique Sigu s'inscrit parfaitement dans la ligne de la collection anglaise et, à plus grande échelle, dans un champ de recherche en plein essor qui doit sa fertilité en grande partie au fait qu'il ressortit à des domaines aussi vastes que l'histoire des mentalités, l'histoire de la lecture ou l'histoire de la médiévistique et qu'il se prête ainsi à de multiples applications, selon qu'on l'aborde sous le prisme sociologique, épistémologique ou, bien sûr, littéraire<sup>4</sup>. Au seul regard du titre, l'auteure suggère qu'elle ne veut fermer son investigation à aucune de ces composantes, en laissant astucieusement agir une marge de flottement entre les termes clés de médiévisme, Lumières et Moyen Âge. Quant au périmètre investi, s'il s'annonce limité au corpus de la *Bibliothèque universelle des romans* (BUR), il n'exclut pas pour autant une approche ouverte, mais l'implique au contraire : comme l'expose d'emblée Véronique Sigu dans l'introduction, loin d'être uniforme et imperméable, la BUR « offre un aperçu unique sur l'agencement de trois mouvements marquants qui traversent – et parfois divisent – le siècle : le mouvement philosophique, l'érudition et la vogue romanesque » (p. 2). Or la BUR est elle-même traversée par ces courants dont les subtilités et les contradictions s'expriment en particulier dans le traitement de la matière médiévale, et trouvent un support d'expression idoine dans la formule même de la revue : périodique, et adaptée en cela aux aléas du discours sur le Moyen Âge. L'auteure propose donc d'illustrer à la fois l'actualité d'une découverte et l'actualisation de cette matière médiévale à travers l'exemple des extraits de romans médiévaux publiés quatorze années durant à côté des romans antiques et modernes, en considérant toutefois moins le processus de découverte et le travail d'élaboration des extraits qui conditionnent en amont la vulgarisation des textes, que leur vulgarisation même.
- 3 La mouvance de cette matière médiévale, composant pour l'essentiel, selon la répartition adoptée par la BUR, la classe des romans de chevalerie, mais aussi celle des romans historiques, et qui s'invite occasionnellement, au rythme des restructurations que subit le périodique, dans celles des romans d'amour, des romans étrangers, des romans de moralité ou de spiritualité,

justifiait à elle seule une étude d'ensemble des extraits médiévaux comme celle que procure Véronique Sigu. Dans une introduction qui donne l'état de la recherche, l'auteure rappelle à juste titre que la *BUR* a mis longtemps à se laver du discrédit qui pesait sur elle depuis les attaques sans appel de Léon Gautier ; les études de cas, qui représentent la partie la plus prolifique de la recherche portant sur les extraits médiévaux de la *BUR*, ont permis de la considérer avec moins de condescendance, mais il apparaît parfois que le discours académique ne s'est pas tout à fait affranchi de la critique littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle et, à cet égard, les études de cas ont aussi eu pour effet d'entretenir les jugements de valeur. L'ouvrage de Véronique Sigu échappe au danger du compartimentage en choisissant de traiter cette matière médiévale *in extenso*, tout en respectant l'indéfinition qui enveloppe la notion de Moyen Âge. Sans céder à la tentation d'une monographie qui compilerait les analyses ponctuelles, ni au « démon de la théorie », l'auteure définit au contraire une ligne de force thématique qui prend d'abord assise dans l'histoire des idées : si l'approche de Véronique Sigu se revendique de celle de médiévistes tels que Keith Busby et Maria Colombo Timelli (p. 9), le volume, qui fut à l'origine une thèse de doctorat dirigée par Robert Morrissey au *Department of romance languages and literatures* de l'université de Chicago, rappelle ses attaches avec le XVIII<sup>e</sup> siècle et plus globalement avec l'histoire culturelle. Véronique Sigu opte donc pour une mise en perspective idéologique destinée à rendre compte des enjeux théoriques et politiques que soulève l'exploitation de la littérature médiévale dans une revue tiraillée par les paradoxes de son temps et de ses prétentions commerciales. La structure de l'ouvrage retrace ainsi tour à tour les grands débats qui opposent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle philosophie et érudition, tenants du roman et tenants de l'histoire, partisans d'un système féodal et défenseurs d'une monarchie absolue en vue d'illustrer la conception particulière du Moyen Âge que véhicule la *BUR*. De ce tableau contrasté se détache progressivement la figure idéalisée du chevalier, passant du statut de modèle aristocratique à celui de héros national.

- 4 Nous nous arrêterons assez longuement sur le premier chapitre et passerons beaucoup plus vite sur les chapitres qui suivent, non pour souligner une disproportion dans la qualité de l'ouvrage ou l'intérêt qu'il mérite, mais parce que nous avons cru utile d'apporter quelques compléments dans la mesure de nos compétences.
- 5 Dans une première partie intitulée « Médiévisme entre philosophie et érudition » (p. 13-80), Véronique Sigu peint un portrait centré sur la carrière pré-*BUR* de trois figures : le marquis de Paulmy, instigateur de l'entreprise ; le comte de Tressan, collaborateur avec lequel Paulmy eut des démêlés ; et le libraire Lacombe. Le choix limité se défend par la volonté de souligner les propensions philosophiques du périodique. L'organigramme, qui met surtout en lumière les relations entretenues avec le philosophe par excellence que fut Voltaire, semble ainsi destiné à orienter naturellement le propos vers la question de la rationalisation de la matière romanesque dont font l'objet les œuvres retenues par la *BUR*, ainsi doublement placée sous la tutelle philosophique : par ses attaches avec le père du mouvement, d'un côté, et de l'autre par son inscription dans la tradition universaliste des Lumières dont le credo est la « raison ». Comme le note justement Véronique Sigu, cette rationalisation s'exprime en premier lieu dans l'effort de classification mis en œuvre par Paulmy, qui emprunte, en la modifiant, la classification adoptée par Lenglet Dufresnoy dans sa *Bibliothèque des romans* (1734). Partant de ce constat, il nous semble qu'on pourra prolonger l'exploration en regardant, au-delà de l'influence avouée (mais dépréciée) de l'ouvrage de Lenglet, du côté de la tradition des catalogues de bibliothèques, qui représentent à nos yeux la porte d'entrée des collections elles-mêmes par laquelle Paulmy, en sa qualité de bibliophile, éclusait d'abord le monde des livres. Rappelons que la *Bibliographie instructive* de De Bure, véritable Bible pour le marquis, conditionna largement sa perception typologique des œuvres, en particulier des romans de chevalerie. Cette influence se ressent par exemple dans le catalogue raisonné de sa bibliothèque et mériterait en cela au moins une note.
- 6 Revenant brièvement sur la notion d'« extrait », Véronique Sigu rappelle que l'application du mot à la littérature n'est pas neuve, alléguant l'exemple du *Mercur de France*. L'on pourrait étoffer l'historique de cet emploi, qui semble hérité d'une longue tradition déjà en cours à l'époque de Claude Fauchet – le terme est alors associé à l'idée de conservation<sup>5</sup> – et qui se cristallise sous la plume de Pierre Bayle, puis de La Curne de Sainte-Palaye, de Barbazan ou

encore de Caylus. Lorsque naît la *BUR*, l'extrait désigne donc moins un genre à part entière qu'une pratique d'écriture que se partage la terminologie érudite et le discours critique, et que Paulmy peut adapter au propos de sa revue. Comme le souligne Véronique Sigu, l'innovation réside en particulier dans l'encadrement de l'extrait au moyen d'un appareil paratextuel et l'adoption du terme alternatif de « miniature », ajoutant une composante picturale au processus d'extraction. Le rédacteur se fait à la fois chimiste (on pourrait compléter ici le relevé lexical par le terme d'« esprit » employé dans le sous-titre de la revue, dont le rapprochement avec le vocabulaire de la chimie n'est fait qu'à la p. 121), peintre et critique.

7 La question de l'extrait appelle naturellement celle du support utilisé. L'auteure se penche donc sur les sources dont disposaient les rédacteurs, qui puisèrent dans la bibliothèque du marquis jusqu'à son retrait de l'entreprise à la fin du mois de décembre 1778. La division entre sources primaires et sources secondaires accuse un grand vide du côté des premières, du moins les sources manuscrites qui sont surtout l'occasion d'évoquer la riche collection de Paulmy. Les imprimés, déjà plus représentatifs des sources utilisées, suscitent cependant des réticences chez les rédacteurs qui se tournent plus volontiers vers les éditions tardives, voire modernes, lorsqu'elles existent, l'œuvre médiévale étant généralement réduite à une simple mention ou à un artifice de caution. Après le départ de Paulmy et la fermeture consécutive de ses mannes personnelles, les rédacteurs n'hésiteront pas à exploiter plus largement les volumes de la bibliothèque bleue. Si l'exposé ne prétend pas être exhaustif, il convient toutefois de se méfier des attributions hâtives, mettant sous la paternité du comte de Tressan le deuxième extrait de *Perceval* ou celui de *Tirant le Blanc* (l'attribution seulement supposée p. 34 devient bientôt un fait acquis jusqu'à la p. 44).

8 Ce dernier texte amène Véronique Sigu à la question passionnante des sources étrangères, qui nourrissent la vision très européenne de la littérature médiévale véhiculée dans la *BUR* et se prêtent elles aussi à une utilisation « débonnaire » (p. 34). Elles ont parfois la fonction de palliatifs, comme pour la matière rolandienne, où les versions de l'Arioste et du Tasse ajoutées à la *Chronique* du Pseudo-Turpin permettent de reconstituer un édifice dont les fondations ne seront découvertes qu'au XIX<sup>e</sup> siècle (p. 36). Notons en guise d'appoint qu'elles apportent aussi un relief aux procédés de mystification galvanisés par le retrait de Paulmy. À cet égard, il convient de tempérer encore l'affirmation selon laquelle Tressan « traduit (et adapte “librement”) du castillan » (p. 36) *Dom Ursino le Navarin*, qui est en fait une invention de toute pièce, de l'aveu du comte lui-même : dans deux lettres rédigées peu après la publication de l'extrait<sup>6</sup>, celui-ci se vante en effet d'avoir trompé par cette « niche » le marquis de Paulmy. Toujours du côté des sources étrangères, il est dommage que l'auteure s'en tienne à une reprise des informations approximatives données par Roger Poirier dans le cas de l'extrait de *Partinuples*, alors que ce texte a depuis fait l'objet d'un regain d'intérêt dont témoignent de récents projets<sup>7</sup>. Par ailleurs, il sert de mirador à tout un débat sur les origines du roman, qui trouve sa source au sein de l'Arsenal et se poursuit au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. La page de garde du manuscrit du *Partonopeus* français (mentionné évasivement en note d'après Poirier), où se lisent à la suite les remarques de Paulmy, son ancien propriétaire, de Soyer, le secrétaire du marquis, et de l'académicien Monmerqué, porte encore la mémoire de cette discussion qui traverse les siècles<sup>9</sup>. La question nationale révèle le caractère dialogique de la *BUR*, dont la souplesse du format périodique surtout, mais aussi de la formule éditoriale – le mode de l'extrait côtoie celui du compte rendu ou de la dissertation – autorise les échanges entre auteurs, qui révèlent à leur tour de fortes divergences d'opinion entre les membres d'un organe équivoque. Ces divisions sous-tendent toute entreprise collective, mais dans le cas particulier de la *BUR*, elles reflètent l'actualité et la vivacité du « problème » médiéval : tirant profit de l'espace ouvert de la revue, ces discussions dépassent en fait le cadre de la publication, comme le suggère l'étude des sources ici esquissée par Véronique Sigu, et touchent plus globalement à la connaissance de textes qui attendent leur habilitation dans le panorama de l'histoire littéraire. La réflexion menée en amont de la parution des extraits médiévaux, puis alimentée au fil des quatorze années de la publication, transparaît dans une abondante documentation d'archive – lettres, notices ou annotations sporadiques de la part des différents acteurs de l'entreprise – dont l'aperçu que donne Véronique Sigu, à travers l'exemple des notes dont Paulmy couvrait

ses ouvrages, laisse apprécier la richesse. Si l'auteure prévient qu'une telle étude excède le champ de son investigation, le survol des sources primaires n'autorise pas à en tirer la conclusion que « le travail minutieux qu'effectuent les rédacteurs sur les romans médiévaux place le périodique dans la tradition érudite » (p. 37), puisque la divulgation de sources qui s'avèrent être des imprimés, souvent tardifs, voire contemporains de la *BUR*, donne plutôt une contre-illustration de ce travail, pourtant bien réel, et en particulier de la « recherche des manuscrits ».

9 En revanche, l'examen minutieux des sources critiques qui vient ensuite démontre que les rédacteurs de la *BUR* doivent leurs connaissances de la littérature du Moyen Âge non tant au sondage des textes anciens qu'à la consultation des travaux humanistes de Claude Fauchet et Étienne Pasquier, dont une lecture trop servile ou hâtive cause certains égarements, comme dans le cas du « Roman du Graal » cité opportunément en exemple (p. 40). En prolongeant la réflexion de Véronique Sigu sur ce point, l'on remarquera que Fauchet inaugure malgré lui une longue période d'errance pour ce qui regarde la genèse des textes « en prose premier qu'en ryme ».

10 Grâce à un relevé des occurrences du nom de l'antiquaire, Véronique Sigu observe qu'il est étroitement associé à la période d'exercice de Paulmy, puisque d'une représentation massive durant les quatre premières années de la publication, il n'apparaît plus qu'une seule fois ensuite, en novembre 1783 (c'est-à-dire dans la notice liminaire du second extrait de *Perceval*, reproduisant quasi *verbatim* celle de 1775 ; notons que l'effet de reprise amoindrit considérablement la valeur d'autorité de Fauchet). Véronique Sigu revient sur la position importante de Daniel Huet en particulier, mais aussi des deux sociétés savantes que sont l'Académie des inscriptions et belles-lettres et la congrégation des bénédictins de Saint-Maur. Sont évoquées ensuite, suivant l'ordre chronologique, deux figures de proue dans la découverte de la littérature médiévale signant les prémisses de la médiévistique : Lenglet Dufresnoy, puis Étienne Barbazan, qui comme son prédécesseur, mais mieux que lui, privilégie le respect du texte original et procure les premières éditions de textes, publiées pour le premier, demeurées dans l'ombre de la bibliothèque de l'Arsenal pour le second – à l'exception, bien sûr, de son recueil de fabliaux. Le relevé statistique des allusions à ces diverses ressources critiques rend bien compte du vernis érudit dont se pare la *BUR*, et appellerait un examen plus poussé, susceptible d'éclairer l'influence qu'ont réellement exercée ces « antiquaires » sur l'élaboration des extraits.

11 La partie suivante (p. 47-67), largement redevable à la monographie de Lionel Gossman, intéresse plus étroitement les relations entretenues avec l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Véronique Sigu remarque que les *Mémoires* publiés par cette institution laissent une empreinte sur les notices introductives des extraits, qui circonscrivent la zone didactique de la *BUR*, mais aussi sur la composition des extraits eux-mêmes, où s'exprime le deuxième pendant, plus séduisant, de la devise suivie par les éditeurs : *docere et placere*. Outre ces emprunts ponctuels aux travaux de l'Académie, Véronique Sigu détecte l'influence plus programmatique exercée par cette institution sur la *Bibliothèque* de Paulmy, qui vient s'inscrire dans le vaste projet de réhabilitation et de sauvegarde des manuscrits français médiévaux auquel Camille Falconet avait donné une nouvelle impulsion, plus littéraire, grâce à son mémoire *Sur nos premiers traducteurs français avec un essai de bibliothèque française* – Falconet, rappelons-le, fut aussi médecin du roi, auquel il légua à sa mort une grande partie de sa bibliothèque. Ce paragraphe présente une légère confusion dans l'utilisation des références bibliographiques et l'attribution des rôles, qu'il convient de lever : le manuscrit Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 9421, contrairement à ce qui est indiqué p. 56 n. 30, ne contient pas le texte de la dissertation que Falconet présenta devant l'Académie le 28 janvier 1727 mais seulement le procès-verbal de cette séance (cf. Gossman, *Medievalism and the Ideologies* [...], *op. cit.*, p. 164). Par ailleurs, ce n'est pas Falconet qui s'exprime dans la citation suivante (p. 57) mais Sainte-Palaye, qui, en décembre 1743 (soit près de dix-sept ans plus tard), lance à la communauté académique un appel dont les lignes directrices recoupent étroitement celles de la *BUR*, jusqu'au concept de l'extrait<sup>10</sup>.

- 12 Abstraction faite de ces détails, cette partie rend parfaitement le climat d'érudition « pro-Moyen Âge » qui s'instaure au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, retraçant le cheminement accompli depuis les travaux de Lebeuf, en passant par ceux de Falconet et, bien sûr, de La Curne de Sainte-Palaye, avec ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*. L'auteure s'arrête sur le rapport qui unit plus personnellement certains érudits au fondateur de l'Arsenal, à commencer par une figure méconnue, Louis-Georges de Bréquigny, qui fut rattaché au Cabinet des chartes et que sa correspondance avec Paulmy présente comme un correcteur assidu, non tant des notices de la *BUR* que de celles des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, autre projet d'envergure encyclopédique qui occupa le marquis jusqu'à sa mort. L'exploration succincte de la contribution de Bréquigny a le mérite d'attirer l'attention sur l'un des acteurs importants dans la réhabilitation des textes médiévaux, malheureusement négligé par la recherche. Véronique Sigu évoque ensuite Sainte-Palaye, qui fournit aux rédacteurs une aide précieuse et concrète, régulièrement louée dans les pages de la revue, en leur procurant ses lumières sur la littérature médiévale, mais aussi ses copies de manuscrits. Cette série se clôt sur une autre figure gravitant dans l'orbite du marquis de Paulmy et de ses divers projets, Pierre Jean-Baptiste Le Grand d'Aussy, qui « collabore activement à la recherche et à la rédaction des extraits médiévaux » (p. 66) et participe pour un temps au projet à l'issue fâcheuse de l'*Histoire de la vie privée des Français*. Cependant, l'évocation laconique de Le Grand d'Aussy semble plus vouée à compléter un organigramme préétabli qu'à mettre au jour de nouveaux éléments d'enquête. Or l'existence d'une littérature secondaire déjà consistante sur le sujet légitime ce parti pris autant qu'elle l'infirmes : en effet, les travaux de fond menés par Roger Middleton ont permis de pointer certaines fragilités dans la monographie de Geoffrey Wilson – par ailleurs cités tous deux en bonne place – qui appelleraient un examen à de nouveaux frais permettant d'évaluer les tenants et les aboutissants de cette collaboration active au regard, notamment, de la mine d'informations que recèle la collection inédite de Le Grand d'Aussy, aujourd'hui abritée dans la Bibliothèque nationale de France, et dont on ne possède encore qu'un mince aperçu. Enfin, si la mention de Le Grand d'Aussy à la suite du portrait de La Curne se justifie par l'étroite relation qui unit le disciple au maître, son inclusion parmi les portraits d'académiciens peut toutefois déstabiliser le lecteur, qui manque ici de balises.
- 13 De ce panorama « académique », on retiendra la notion d'urgence qui favorise l'entrée du Moyen Âge sur la scène érudite et qui, mêlée au dédain affiché vis-à-vis des productions barbares, devient bientôt un leitmotiv dont les rédacteurs de la *BUR*, selon nous, vont tirer argument : l'idée d'un travail pénible, mais nécessaire, vient se télescoper aux principes horatiens dans une formule commerciale cohérente. Dans la partie suivante (p. 69-80), Véronique Sigu propose justement d'illustrer la teneur de cette tâche longue et minutieuse à laquelle s'attellent les éditeurs dès le lancement de la publication, confrontés aux problèmes de filiation des textes médiévaux, en vue de démontrer que la *BUR*, en dépit des nombreuses critiques qui lui furent adressées, joua un rôle non négligeable dans la transmission de cette littérature. L'objectif est louable, mais l'on peut regretter que le raisonnement se fonde d'entrée de jeu sur un exemple inapproprié : quitte à s'appuyer sur le manuscrit Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 6608, qui constitue effectivement un document inestimable pour juger du travail philologique qui avait lieu dans l'enceinte de l'Arsenal, il aurait été convenable de le considérer avec attention et d'en tirer les conclusions qui s'imposent, d'autant plus évidentes à la lecture des travaux de Paola Roman et Roger Middleton, là encore cités en bonne place (p. 70 n. 2 et p. 72 n. 10) mais presque démentis par la démonstration que donne Véronique Sigu. Cela aurait permis, dans la continuité de ce qui a été expliqué précédemment, d'identifier avec certitude l'auteur du manuscrit, c'est-à-dire Le Grand d'Aussy, de distinguer une contradiction dans la chronologie des témoignages convoqués, et consécutivement de nuancer la part que joua Le Grand d'Aussy dans la rédaction des extraits : ce recueil inédit de brouillons et notices est ponctué d'allusions aux extraits déjà publiés que Le Grand critique et commente avec un détachement qui trahit sa position marginale par rapport à la *BUR*, et ne pouvait donc en aucun cas être allégué comme preuve du travail préparatoire mené par les rédacteurs. Ce choix est d'autant plus dommage que ce travail préparatoire existe bel et bien et que les investigations

menées respectivement par Le Grand d'Aussy et l'équipe de Paulmy active à l'Arsenal sont loin d'être étanches, mais le produit réel de cette confrontation est ici passé sous silence.

- 14 Le but de cette partie étant de décrire la fonction de passerelle assumée par la *BUR* et les différents ressorts qu'elle met en œuvre au fil de la publication pour conjuguer objet d'érudition et prétentions de vulgarisation, Véronique Sigu cite quelques exemples de textes qui allaient trouver avec la *BUR* leur première réhabilitation – dont on découvre qu'elle propose plus loin un examen approfondi, et sur lesquels nous nous arrêterons donc en temps voulu – tout en tempérant la propension érudite des extraits, qui traduit un travail bibliographique de surface et va en s'amenuisant à mesure qu'évolue la publication. Le départ du marquis de Paulmy marque ainsi un tournant radical dans la destination des extraits, de plus en plus axés sur le divertissement – quête de l'agrément qui n'est pas sans nous évoquer le caractère fastidieux, mentionné plus haut, du travail effectué par les rédacteurs, et qui trouve un prolongement dans l'argument de la peine épargnée au lecteur. Cette évolution se répercute au niveau stylistique et donne matière à une réflexion tirant le meilleur profit des études existantes sur le public visé, constitué par une majorité d'aristocrates, et en particulier de femmes, et que Véronique Sigu distingue efficacement du public de l'*Encyclopédie*.

- 15 Le chapitre qui suit est dédié à la question très théorique du débat millénaire qui oppose roman et histoire, comme le dit clairement le titre (« Roman et Histoire », p. 85-128). L'auteure parvient habilement à déjouer les dangers d'un discours conceptuel qui oublierait son objet en voulant être exhaustif, et livre au contraire une synthèse limpide d'un problème que l'exemple de la *BUR* rend directement tangible en situant le point d'ancrage sur le matériau même qui alimente les extraits : la matière romanesque, à partir de laquelle Véronique Sigu déroule un à un les fils d'une réflexion complexe sans cesse réactualisée. Le lancement, en 1775, d'une revue qui se réclame du roman de par son titre représente alors moins une gageure qu'un compromis, dont les enjeux se laissent mieux saisir à l'aune du sous-titre, puis du prospectus : les éditeurs entendent révéler le contenu historique des romans, tout en profitant, comme le rappelle Véronique Sigu, d'une crise de l'histoire qui met en balance les valeurs respectives des deux types de narration. Le roman, dont l'auteure retrace l'évolution du statut, bénéficie par ailleurs d'une nouvelle légitimité, cependant placée « sous étroite surveillance » (p. 119-128). Les rédacteurs de la *BUR*, redoublant d'ingéniosité, parviennent à concilier les courants contradictoires et à mettre leur revue à l'abri des accusations d'immoralité en balisant la part de l'Histoire et celle du Roman, résolvant ainsi les critiques proférées par Pierre Bayle à l'égard de la confusion dangereuse des genres.

- 16 Parallèlement, la *BUR* reprend à son compte l'argument moral indiqué par Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie* (1716) concernant le devoir de l'historien, tenu de connaître, selon la formule italienne, « *il costume* » (p. 100) du pays qu'il représente, précisément parce qu'il est tenu à la vérité. Puisqu'il peint les mœurs, le roman partage les vertus non seulement de l'Histoire, mais de la bonne Histoire, et cela mieux que l'épopée, après lui avoir été confondu dans les nomenclatures du XVII<sup>e</sup> siècle encore en vigueur au début du XVIII<sup>e</sup> siècle sous le qualificatif de « poème héroïque en prose » (selon les termes de Lenglet Dufresnoy cité p. 105). Dans ce contexte on peut donc imaginer que la littérature médiévale a beau jeu dans la mesure où elle réunit les qualités du témoignage historique en même temps qu'elle véhicule les mœurs de l'ancien temps. Toutefois, en tant que production des temps barbares, il n'est toutefois pas question de lui prêter une allégeance aveugle, et sa prise en considération exige au préalable une refonte drastique, une conformation aux bienséances de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans quoi elle ferait injure au public raffiné et peu accommodé à laquelle la destine la *BUR*. C'est à ce stade de la redécouverte que l'œuvre médiévale romanesque se soumet à la transformation quasi chimique de l'extrait, « distillée jusqu'à ce que l'on obtienne la quintessence du roman – c'est-à-dire [...] le fond historique » (p. 121).

- 17 De la matière traitée dans son essence romanesque, le propos de l'ouvrage glisse vers la matière thématique, à laquelle les deux derniers chapitres confèrent un visage humain : Véronique Sigu bâtit en effet la suite de son investigation autour de la figure du chevalier médiéval, porteur de valeurs et de principes dont s'empare la *BUR* en en proposant une actualisation. L'étude de cette figure aux multiples facettes permet ainsi à l'auteure d'éprouver la portée idéologique



des extraits médiévaux ainsi que le syncrétisme qui s'y opère à travers l'application constante du principe de « lecture historique » (p. 139).

- 18 Le premier de ces deux chapitres consacrés aux procédés d'adaptation et à leurs conséquences sur la conception de la littérature médiévale à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle s'ouvre sur une introduction construite comme une étude miniature, où Véronique Sigu reprend l'examen – laissé en suspens dans le premier chapitre – de deux romans destinés à servir d'appui pour la suite de l'analyse : le *Perceval* en prose de 1530, qui fait l'objet de deux extraits dans la *BUR* en 1775 et 1783, et l'*Âtre périlleux*, extrait en 1777, qui s'invitent au seuil de l'analyse comparative de façon peut-être un peu artificielle, mais ont cependant l'avantage de souligner qu'une telle analyse est indissociable de l'étude des sources. Avant d'entrer dans la sphère des modalités de réécriture, il convient de s'arrêter un instant sur cette parenthèse présentée sous la forme de « remarques méthodologiques » (p. 134). Concernant d'abord l'*Âtre périlleux*, Véronique Sigu a raison de révoquer en doute l'hypothèse de Nancy Black selon laquelle l'extrait de la *BUR* suggère le recours à un support distinct des versions connues jusqu'à présent (N1 et N2) et, par voie de conséquence, l'existence d'un manuscrit qui serait aujourd'hui perdu. La propension de la *BUR* à sabrer la matière de départ et à la remanier librement peut effectivement suffire à expliquer les écarts entre le texte original et l'extrait, allégués par la médiéviste pour appuyer ses conjectures, qui se révèlent peu économiques et fragiles. Véronique Sigu fait donc preuve d'une prudence louable, peut-être moins sensible lorsqu'il s'agit de distinguer, des deux versions conservées, la source utilisée par les rédacteurs de la *BUR*. Sans remettre en cause l'examen qui vise à établir les liens avec N1 (soit le manuscrit Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 2168) et à écarter N2, ni l'hypothèse d'un recours, plutôt qu'au manuscrit original, à une copie du manuscrit établie par La Curne, on peut regretter toutefois l'invocation hâtive du manuscrit 2770 de la Bibliothèque de l'Arsenal, qui contient bien une copie de N1, mais une copie incomplète où manque précisément l'*Âtre périlleux*. Signalons à ce propos l'article de Marco Maulu, dont les conclusions rejoignent certes celles de Véronique Sigu mais procèdent d'une étude approfondie<sup>11</sup>. Concernant enfin les deux miniatures de *Perceval*, on lira les articles essentiels de Maria Colombo Timelli « De Chrétien de Troyes au comte de Tressan et retour : "Perceval le Gallois" au XVIII<sup>e</sup> siècle », *La Parola del testo. Semestrale di filologia e letteratura europea dalle origini al Rinascimento* 13/2 (2009), p. 223-257, et de Francis Gingras, « Lumières sur le Moyen Âge : les *Perceval* concurrents de la *Bibliothèque universelle des romans* », *Revue des langues romanes* 115/1 (2011), p. 49-72.

- 19 Ces « quelques remarques liminaires » (p. 134) sont moins destinées à donner le ton de « l'étude comparative à proprement parler » (*ibid.*) qui vient ensuite, qu'à lui fournir un soutien pragmatique. Comme l'indique son titre « Un modèle pour l'aristocratie : le chevalier médiéval » (p. 131-189), ce troisième chapitre concerne l'histoire des représentations. Véronique Sigu commence par décrire les implications politiques de la modernisation des romans médiévaux dans laquelle le chevalier délaisse peu à peu son étoffe de guerrier (p. 191-244) au profit d'une vision de la chevalerie plus abstraite, plus centrée sur la vertu morale du combattant que sur sa prouesse physique, et plus conforme aux attentes de l'aristocratie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : si l'extrait de *Perceforest* publié en janvier 1776 accorde encore une certaine légitimité à la description des combats et à l'aura militaire d'une chevalerie fortement institutionnalisée, les rédacteurs évacuent de plus en plus drastiquement des scènes susceptibles d'ennuyer le lecteur par leur longueur et, à plus forte raison, toute expression de violence, que souffre difficilement une époque interdisant les duels. Comme le note justement Véronique Sigu, cette proscription touche aussi les tournois, pourtant aptes à véhiculer une image pittoresque de la vie de cour, ce qui ne laisse d'étonner dans un périodique qui « se targue de présenter les mœurs des temps et des pays qui ont produit les romans » (p. 145). L'auteure démontre également que les ajustements de la fonction politique du chevalier tendent à gommer toute forme de remise en cause de la monarchie au profit d'un pouvoir centralisé. Le remodelage de la figure du chevalier entame l'un des fondements de la littérature médiévale lorsque les rédacteurs exclut littéralement le motif de la quête identitaire pour conserver intactes et rendre inattaquables les prérogatives nobiliaires du chevalier (p. 153-159). Le silence qui enveloppe sa dimension sociale trouve un écho sur le

plan religieux, où le courant philosophique prônant rationalité et laïcité fait sentir son influence et son incompatibilité avec le merveilleux qui imprègne l'imaginaire médiéval, d'autant plus s'il est empreint de mysticisme (p. 159-177). En évitant d'aiguillonner les susceptibilités d'une aristocratie menacée dans ses valeurs intrinsèques, la *BUR* institue progressivement un modèle moins politique que moral sous les traits simplifié d'un chevalier qui évolue dans un univers idéal, où la *fin'amor* cède le pas à une courtoisie galante proprement française. Cet univers n'est toutefois pas expurgé : s'appuyant sur la dichotomie éthique entre vices et vertus, la *BUR* cherche à exalter les valeurs ancestrales des nobles sans pour autant « flatter leurs descendants » (p. 179). Le regard critique à l'égard des défauts d'une classe oubliant ses valeurs se concentre dans les extraits de romans dits « historiques ».

20 Dans le dernier chapitre de l'ouvrage (« Le chevalier médiéval : héros des origines nationales », p. 191-244), après avoir constaté un élargissement de la portée politique des extraits médiévaux à une portée morale, Véronique Sigu observe un nouveau déplacement vers une signification politique « très actuelle » (p. 195) au sein de la classe des romans historiques. Si les extraits publiés dans cette catégorie jusqu'en 1779 distillent surtout un jugement à l'égard des excès de la cour, les suivants deviennent le lieu de l'expression du sentiment national, que l'auteure expose à la lumière des événements politiques contemporains de la *BUR*. Ainsi, comme elle le formule clairement en guise de conclusion, « à un Moyen Âge, lieu de la critique des mœurs et du régime, succède un Moyen Âge, temps des origines, où peut s'exprimer le sentiment d'appartenance à la nation qui se développe au gré des crises diplomatiques entre la France et son éternel ennemi, l'Angleterre » (p. 246). Nous souhaiterions, entre parenthèses, attirer l'attention sur une miniature qui fait le pont entre ces deux tendances, et que Véronique Sigu, sauf erreur, ne mentionne pas, probablement parce qu'elle sort du cadre des romans historiques : dans l'*Histoire admirable du Juif errant*, parue d'abord dans la cinquième classe, dite des « romans de spiritualité, de morale et de politique », en juillet 1777 (l'« extrait » occupe tout le second volume), puis dans le *Choix de petits romans de différents genres* (1789), Paulmy réinterprète le célèbre mythe à la lumière de ses idéaux politiques et moraux, qui dénotent une conception européenne de l'histoire nationale. Les différentes escales temporelles qui ponctuent le voyage du juif errant sont prétexte à des réflexions beaucoup plus subjectives de la part du marquis, qui profite de la voix de son personnage pour s'exprimer à la première personne : le récit de son séjour aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles se conforme à l'objectif, régulièrement rappelé dans les pages de la *BUR*, de donner un tableau suivi de la littérature médiévale, ici présentée sous l'angle familial d'une histoire littéraire vécue au jour le jour, romancée et – comble de l'actualisation –, géolocalisée. Poursuivant le fil de la chronologie, Paulmy dévoile son admiration pour Louis XIV (notamment p. 245 *sqq.*) dans une véritable apologie, qui est l'occasion pour le nostalgique du Grand Siècle de vanter la supériorité des Français sur leurs voisins européens. Alors que la version de la *BUR*, plus courte et auto-censurée, interrompt le voyage du juif errant au seuil du XVIII<sup>e</sup> siècle, la version publiée à titre posthume se permet une incursion dans l'actualité pour réprover le XVIII<sup>e</sup> siècle, faux Siècle d'or qui risque d'éblouir par trop de clarté. Il est intéressant de noter que l'année où parut le premier « extrait » du *Juif errant*, parut également celui de *Fergus*, roman du XIII<sup>e</sup> siècle, avec cette conclusion enjouée sur l'époque arthurienne : « heureux temps, c'est le siècle d'or, c'est celui des roses et des lauriers<sup>12</sup>. » Faisant la jonction entre médiévisme et Lumières, l'*Histoire admirable* illustre exemplairement le propos de Véronique Sigu, jusqu'à cette remarque contrite qui vient clore l'extrait : « Pardon, encore une fois, chers Lecteurs, d'avoir renfermé dans un volume de la Bibliothèque des Romans, tant de vérités historiques, et même un assez grand nombre de vérités morales et philosophiques : un autre jour nous vous ferons des contes de la sixième, septième et huitième Classe. »

21 Véronique Sigu referme son ouvrage sur une mise en garde contre la tendance à plaquer nos critères esthétiques et critiques modernes au travail de vulgarisation des textes médiévaux opéré dans la *BUR*, et rappelle que c'est précisément dans la distance qui sépare l'original de l'adaptation que réside pour l'historien des idées comme pour l'historien de la littérature la richesse d'une telle entreprise. La *BUR* est donc une œuvre charnière. « Elle représente le moment crucial où le Moyen Âge érudit qui véhicule une certaine vision de l'histoire de la

monarchie fusionne avec le Moyen Âge qui entre dans le paysage imaginaire des Français [p. 246]. » Ce Moyen Âge qui laisse s'épanouir la créativité romanesque et qui caractérise dans l'inconscient collectif la redécouverte romantique, est donc déjà en germe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'exprime en particulier après le départ de Paulmy, dans les pastiches signés par le comte de Tressan, M<sup>me</sup> Riccoboni ou Florian, et qui ouvrent la voie à toute une tradition littéraire qualifiée de « troubadour » dont l'impact se vérifie jusque dans la production philologique du XIX<sup>e</sup> siècle.

- 22 Le roman médiéval représente bien ce « pays de conquête », comme le souligne Véronique Sigu en citant le volume d'avril 1781, ce vaste territoire qui nous évoque la « romancie » dans laquelle il était dangereux de s'engager au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et que les éditeurs de la revue ont contribué à rendre, sinon familier, du moins fréquentable. L'ouvrage de Véronique Sigu donne ainsi accès à un autre pays de conquête qu'est la *Bibliothèque universelle des romans* à travers un discours toujours limpide et des analyses très fines du travail de transposition de la matière médiévale au contexte de l'Ancien Régime alors sur le déclin.
- 23 Une bibliographie (p. 251-271) et un index (p. 273-275) complètent le volume. Si les études relevant de l'histoire culturelle, des idées et de la lecture apparaissent dans la bibliographie avec une densité beaucoup plus importante que les études médiévistes, cela se justifie pleinement par la direction suivie tout au long de l'ouvrage. Hormis le problème de lisibilité que pose la répartition sur deux colonnes et qui n'est imputable qu'à l'éditeur, il est regrettable que de nombreuses références ne se trouvent que dans la bibliographie finale alors qu'elles pourraient éclairer le propos en temps voulu, comme les deux beaux articles sur l'*Histoire littéraire de la France* de François Fossier et Bruno Neveu (dont il faudra corriger, pour ce dernier, le titre et la référence donnés p. 269<sup>13</sup>). Outre les articles mentionnés ponctuellement dans notre compte rendu, signalons les ouvrages, encore inédits lorsque parut celui de Véronique Sigu, d'Alicia Montoya, *Medievalist Enlightenment from Charles Perrault to Jean-Jacques Rousseau*, Cambridge, D. S. Brewer, « Medievalism » 2, 2013 et de Henri Coulet, *Études sur le roman français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, préface de Jean Dagen, Paris, Champion, « Les Dix-huitièmes Siècles » n° 169, 2014.
- 24 Pour ce qui regarde l'établissement du texte, mis à part le choix de transcrire à chaque fois en toutes lettres le titre de la revue, qui répond sans doute à la charte graphique de l'éditeur, on notera que les principes de transcription des textes médiévaux ne sont pas toujours clairs et appelleraient peut-être une note rapide (p. 168 notamment). Nous relevons quelques coquilles : « Bürger Bibliothek » (p. 71) lire « Burgerbibliothek », « du textes » (p. 137) lire « du texte », « Troyes » (p. 198) lire « Troie » ; enfin, concernant l'analyse sémantico-lexicale du terme « âtre », on aimerait un mot de clarification distinguant « âtre » (<ASTRUM) et « atre » (<ATRIUM). Ajoutons une dernière précision : la page de titre du premier volume de la *BUR* reproduite p. 82 est tirée de la deuxième édition.
- 25 Ces infimes imperfections ne doivent en aucun cas faire oublier la grande qualité de l'étude de Véronique Sigu, dont les connaissances et les idées sont exposées tout au long de l'ouvrage avec une grande humilité et une égale pondération. Les deux derniers chapitres, consacrés à la malléabilité de la figure du chevalier médiéval, forment sans doute la partie la plus innovante de l'ouvrage et apportent assurément de nouvelles lumières sur les nuances, les tensions, parfois les paradoxes, qui animent la découverte du Moyen Âge à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'image du périodique et du laboratoire d'idées qu'il fut.

## Notes

1 Angus Martin, *La Bibliothèque universelle des romans (1775-1789) : présentation, table analytique et index*, Oxford, Voltaire Foundation, « SVEC » 231, 1985.

2 Lionel Gossman, *Medievalism and the Ideologies of the Enlightenment : the World and Work of La Curie de Sainte-Palaye*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1969.

3 *Medievalism and manière gothique in Enlightenment France*, ed. by Peter Damian-Grint, Oxford, Voltaire Foundation, « SVEC » 5, 2006. À partir des années 2000, la numérotation de la collection reprend chaque année.

4 Nous laissons de côté l'approche psychanalytique qui nous semble relever davantage de propositions ponctuelles cantonnées aux années 1970-1980 que de courants suivis, même si elle a pu féconder de nouvelles perspectives et représenter en son temps une potentielle « amorce de conceptualisation » du problème. Voir les travaux, excellents, de Jean-Michel Dufays, en particulier « Le “moyen-âge” au dix-huitième siècle : contribution à l'étude de la terminologie et de la problématique d'“époque intermédiaire” », *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle* 8, 1981, p. 125-145 (p. 145 pour la citation).

5 Claude Fauchet, *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise*, Paris, Mamert Patisson, 1581, p. 91 : « Ce livre seroit trop gros qui voudroit mettre tous les poèmes que j'ay leus ; & l'extraire que j'ay fait d'aucuns, servira pour faire garder les vieux livres ; & ne les vendre plus aux relieurs : car il se trouve quelquefois de bonnes pieces parmi tels cahiers moisiss. »

6 La première, dont on ne connaît pas le destinataire, est datée du 3 février 1779, la seconde, adressée à Condorcet, du 2 avril de la même année. Citées respectivement dans Jean-Baptiste-Claude Delisle de Sales, *De la philosophie de la nature*, Londres, n. n., 1789, t. I, p. CIV et Henri Jacobet, *Le Comte de Tressan et les origines du genre troubadour*, Paris, Presses Universitaires de France, 1923, p. 252 n. 73. Il est regrettable que Jacobet ne cite pas sa source dans ce cas.

7 Voir les actes du colloque de Sheffield (juillet 2003) parus sous le titre *Partonopeus in Europe. An Old French Romance and its Adaptations*, ed. by Catherine Hanley, Mario Longtin and Penny Eley, numéro spécial de *Mediaevalia* 26-2 (2004), en particulier Alain Corbellari, « De la Bibliothèque des romans au grand opéra : les métamorphoses de *Partonopeus* aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles », p. 79-91 et Eugénia Margarida Neves dos Santos, « D'un imaginaire à l'autre : *Partonopeus de Blois* et la *Historia de l'esforçat cavaller Partinobles* », p. 25-35. Outre l'excellente édition d'Olivier Collet et Pierre-Marie Joris publiée dans la collection des « Lettres Gothiques », signalons le projet d'édition numérique des différents manuscrits enrichie de notes et de reproductions iconographiques : *Partonopeus de Blois : An Electronic Edition*, ed. Penny Eley, Penny Simons, Mario Longtin, Catherine Hanley, Philip Shaw, Sheffield, HriOnline, 2005 [en ligne : <http://www.hrionline.ac.uk/partonopeus>].

8 Jean-Baptiste-Bonaventure de Roquefort-Flaméricourt, « Notice d'un Manuscrit de la Bibliothèque impériale coté n° 1239, olim 1830, contenant un Recueil de poésies par divers auteurs, et composées dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles », *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale et autres bibliothèques*, Paris, Imprimerie impériale, 1813, t. IX, p. 3-84. Paulin Paris, *Les Manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, Paris, Techener, 1840, t. III, p. 74 sq.

9 Aujourd'hui encore à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote 2986, ce manuscrit fut à la base de la première édition du roman publiée par Crapelet dans sa célèbre *Collection des anciens monuments de l'histoire*.

10 Voir La Curne de Sainte-Palaye, « Mémoire concernant la lecture des anciens Romans de Chevalerie », *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, Imprimerie royale, 1751, t. XVII, p. 787-799 (p. 798 pour la citation). Cf. Lionel Gossman, *Medievalism and the Ideologies...*, op. cit., p. 249. On corrigera au passage « permit » en « permis ».

11 Marco Maulu, « Percorsi codicologici nell'Âtre [sic] *Périlleux* : l'episodio interpolato e il testimone perduto S », *La Parola del testo* 10 (2006), p. 21-50, en particulier p. 44-50.

12 BUR, mai 1777, 37-59.

13 Bruno Neveu, « L'Histoire littéraire de la France et l'érudition bénédictine au siècle des Lumières », *Journal des savants* 2-2, 1979, p. 73-113.

---

### Référence(s) :

Véronique Sigu, *Médiévisme et Lumières, le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans*, Oxford, Voltaire Foundation, « SVEC » 8, 2013, 276 p.

---

### Pour citer cet article

Référence électronique

Fanny Maillet, « Véronique Sigu, *Médiévisme et Lumières, le Moyen Âge dans la Bibliothèque universelle des romans* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 36 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 13 novembre 2015. URL : <http://peme.revues.org/7952> ; DOI : 10.4000/peme.7952

---

### À propos de l'auteur

Fanny Maillet

Université de Zurich - Suisse

---

### ***Droits d'auteur***

© Perspectives médiévales

---

### ***Entrées d'index***

***Mots clés*** : médiévalisme, réception

***Keywords*** : medievalism, reception

***Parole chiave*** : medievalismo, ricezione

***Œuvres, personnages et lieux littéraires*** : Âtre périlleux, Bibliographie instructive, Bibliothèque des romans, Bibliothèque universelle des romans, Choix de petits romans de différens genres, Chronique, Dom Ursino le Navarin, Fergus, Histoire admirable du Juif errant, Partinuples, Partonopeus, Perceforest, Perceval en prose

***Index des modernes*** : Martin (Angus), Gossman (Lionel), Busby (Keith), Colombo Timelli (Maria), Voyer (Antoine-René de, marquis de Paulmy), Vergne (Louis-Élisabeth de la, comte de Tressan), Lacombe (Jacques), Lenglet Dufresnoy (Nicolas), Gautier (Léon), De Bure (Guillaume François), Bayle (Pierre), La Curne de Sainte-Palaye (Jean-Baptiste de), Barbazan (Étienne), Caylus (Anne Claude de), Poirier (Roger), Monmerqué (Louis Jean N.), Pasquier (Étienne), Huet (Daniel), Falconet (Camille), Bréquigny (Louis-Georges de), Le Grand d'Aussy (Pierre Jean-Baptiste), Middleton (Roger), Wilson (Geoffrey), Roman (Paola), Black (Nancy), Maulu (Marco), Gingras (Francis), Riccoboni (Marie-Jeanne), Florian

***Index des médiévaux et anciens*** : Arioste, Tasse, Pseudo-Turpin